

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME VII — N° 1
SEPTEMBRE 1928

SOMMAIRE

La Littérature et les Arts plastiques	5
Chronique :	
Le Théâtre belge	11
Prix	11

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME VII — N° 1
SEPTEMBRE 1928

LA LITTÉRATURE ET LES ARTS PLASTIQUES

(Lecture faite à la Séance du 21 Avril 1928 par M. Gustave VANZYPE)

Par deux fois, l'Académie a mis au concours une étude sur les influences réciproques de la littérature et des arts plastiques, en Belgique, au XIX^e siècle.

Aucun mémoire ne lui est parvenu.

Le sujet nous paraît pourtant intéressant, de nature à tenter particulièrement un écrivain de chez nous : chez nous plus qu'ailleurs, les relations sont étroites entre peintres, sculpteurs et hommes de lettres, plus qu'ailleurs ces derniers sont attentifs au labeur des premiers.

Nous nous demandons si la question a été bien comprise, ou plutôt si elle a été bien formulée. Peut-être eût-il fallu parler non point d'influences réciproques, mais des influences de la littérature sur les arts plastiques.

Il nous paraît, en effet, évident que l'action s'est exercée dans ce sens seulement. Pour notre part, nous avons vainement cherché à découvrir, dans le passé, un écrivain influencé par un peintre ou par un sculpteur ou par une tendance nouvelle des arts plastiques. Il y a bien le cas d'Eugène Demolder de qui maintes œuvres sont des transpositions de tableaux célèbres des écoles flamande et hollandaise. Mais si l'écrivain a été séduit par ces œuvres, il est demeuré très libre, en les transposant, de l'esprit qui les avait inspirées, puisque d'autre part, Demolder critique d'art, défend avec passion des expressions nouvelles s'éloignant résolument de celle des chefs-d'œuvres

du passé dont il nous a donné de si pieuses transcriptions littéraires.

Le cas de Demolder n'en a pas moins servi à répandre une erreur au sujet de notre littérature. C'est souvent en invoquant la *Roule d'Emeraude* ou les *Contes d'Yperdamme* que l'on a prétendu, et généralement fait admettre, que les écrivains de Belgique sont surtout des peintres. Peut-on sérieusement soutenir cette thèse en présence des œuvres de Pirmez, de Verhaeren, de Rodenbach, de Maubel, d'Eeckhoud, de Gilkin, en présence de celles de Maeterlinck, pour ne citer qu'un seul vivant ? Sans doute, lorsque nos écrivains évoquent un décor et la saveur des choses, ils apportent à l'évocation une sorte de joie de la couleur et de la lumière qui appartient à la vision du peintre. Mais ils ne se bornent pas à cette évocation.

La vérité est que nous sommes une race chez laquelle les peintres sont plus nombreux, l'instinct du peintre est plus fréquemment sensible et puissant que chez nulle autre ; que cet instinct, souvent, est très vivant chez l'écrivain, comme il l'est, en Belgique, chez tant d'individus de tous les milieux et adonnés aux activités les plus éloignées de l'art.

Pour toutes ces raisons, il n'est guère, en ce pays, de prosateur ou de poète indifférent à la peinture. Il n'en est pas, croyez-nous, qui ne soit lié d'amitié avec des peintres et des sculpteurs. Et il en est très peu qui n'aient pas écrit sur la peinture et la sculpture.

En dehors de ceux qui se sont fait de la critique d'art une spécialité, Van Hasselt, Lemonnier, Verhaeren, Max Waller, Eeckhoud, Picard, Nautet, Rodenbach, et combien de vivants, ont publié des livres ou tout au moins de longues études sur nos artistes du passé et sur les contemporains. Ceux qui n'ont rien donné dans ce domaine sont une mino-

rité ; ceux qui furent indifférents sont des exceptions. Pirmez lui-même, Pirmez qui semblait absorbé par la méditation et paraissait n'écouter que sa pensée, parle, en certaines lettres, avec une admiration enthousiaste, et peut-être injustifiée, de tableaux qui ont laissé sur son imagination une empreinte. Pirmez fut d'ailleurs l'ami très tendre et très fidèle d'un de nos plus grands peintres : Eugène Smits. Avec Smits, il entretint une correspondance suivie. Et, sans doute, cet échange d'impressions ne fut pas étranger au noble idéalisme qui, dans l'œuvre de cet artiste, fait plus belles et plus hautes les réalités, plus pures les voluptés qu'elles dégagent.

On voudrait connaître la correspondance entre Pirmez et Smits. On voudrait connaître, mieux que par des souvenirs épars, l'histoire des relations et des amitiés entre d'autres écrivains et d'autres artistes, celle aussi de certains groupements où ils se rencontraient, où ils se stimulaient mutuellement, et vérifier la constance de l'influence du littérateur sur le peintre et le sculpteur, influence indiscutable dans certains cas, comme celui de Lemonnier et de Constantin Meunier, celui de Lemonnier et de Claus, celui de Verhaeren et de tels peintres des XX.

Je crois, pour ma part, que l'investigation aboutirait à la constatation d'une action indéniable de la part de ceux de qui le rôle est d'écouter les pensées et les sensations, d'interroger les évolutions des idées et de la sensibilité, de ceux que ce rôle conduit à proposer du nouveau, sur ceux qui contemplant les spectacles et les fixent en les interprétant. Je crois que dans notre pays, parce que l'écrivain y porte souvent en lui l'instinct du peintre, cette action a été plus opérante que dans d'autres pays. A-t-elle été toujours heureuse ? Je n'oserais pas l'affirmer. L'expression par le verbe permet des évocations infiniment plus complexes et plus subtiles que l'ex-

pression par la forme, la matière et la couleur. Et il est arrivé à la littérature de proposer des interprétations et des commentaires de la réalité que la peinture n'a point les moyens de formuler. Quand Lemonnier, par exemple, Lemonnier qui s'est donné avec tant de passion à l'exaltation des arts plastiques, stimulait Meunier qui venait d'entrevoir, pour la sculpture, un domaine nouveau, il servait l'art presque en prophète. Le servait-il aussi efficacement quand il faisait dire à Claus, en écho, évidemment, à ses suggestions : « Un tableau doit être un tourbillon autour d'un axe ».

Ce sont-là propos de manifestes.

Nos écrivains ont rédigé beaucoup de manifestes proposant aux artistes des théories ou invitant la foule à admirer des œuvres. Il serait fort intéressant d'en retrouver un certain nombre, d'en dégager les idées essentielles et de rechercher, dans la peinture et la sculpture contemporaines si, en formulant ces idées, leurs auteurs subissaient ou exerçaient une influence.

Que nos peintres romantiques aient subi celle de la littérature, cela ne peut être mis en doute. De Caisne jeune, dans une lettre datée de Paris, parle de Schiller, de Walter Scott, de Goethe, de Shakespeare et de Byron. D'ailleurs, il expose à Paris des compositions inspirées de tels poèmes de Walter Scott et de Hugo. Et Musset et Lamartine lui envoient, au sujet de ces compositions, des vers pleins de louanges. D'autre part, les poètes belges commentent, exaltent les œuvres de la peinture romantique. Quand Wappers expose un *Charles I^{er} montant à l'échafaud*, le ministre Rogier lui dit, en vers, son admiration frénétique :

Quand je vois de ton roi le front majestueux
Que traverse un regret noblement douloureux...

Et l'*Abdication de Charles-Quint*, de Gallait, inspire à Adolphe Sirit et à Van Hasselt des poèmes laudatifs.

Henry Leys, de qui la vie était austère et solitaire presque, lisait beaucoup, possédait une bibliothèque où des ouvrages de Hugo, de Walter Scott, de Shakespaere, de Paul-Louis Courier, de Musset, de Mérimée, de Flaubert, voisinaient avec de nombreux livres d'histoire, de philosophie, avec van Maerlant et d'autres écrivains flamands. Il eut des relations d'amitié avec des poètes flamands et aussi avec Potvin de qui il illustra un livre. Et de Potvin on sait le rôle important dans la vie de Wiertz ; on sait que l'étroit commerce intellectuel lia le peintre et l'écrivain noblement exalté tous deux par les problèmes philosophiques.

Mais on voudrait voir préciser tout cela. On voudrait être mieux renseigné sur l'amitié de Rops et De Coster, sur les relations de l'auteur de la *Légende d'Ulenspiegel* avec les grands peintres de la Société Libre des Beaux-Arts qui illustrèrent ses chefs-d'œuvre d'une série d'admirables eaux fortes. Il y avait là, outre Rops, Eugène Smits, de Groux, Boulanger, Artan, Louis Dubois, Van Camp, notamment.

Et les amitiés littéraires de Rops à Paris, et celles d'Alfred Stevens, de Stevens en les peintures de qui Dumas fils reconnaissait ses héroïnes. Et l'attirance exercée par De Coster sur Mellery, qui illustra le *Voyage en Zélande*, et puis le travail en commun de Mellery et de Lemonnier pour *La Belgique*.

On voudrait voir faire l'histoire des relations entre les écrivains de la *Jeune Belgique* et les artistes de l'*Essor* et des XX, l'histoire de cette féconde effervescence où les audaces et les enthousiasmes furent communs, suscitèrent tant de proclamations de Picard, de Maus, de Waller, de Verhaeren, de Demolder et nouèrent de durables liens de solidarité. Il y eut alors l'action du symbolisme sur Fernand

Khnopff ; il y eut le voyage de Van Rysselberghe avec Picard au Maroc, l'évolution du peintre à cette époque qui fut celle où il devint l'ami très intime de Verhaeren. Et il y eut, chez Van Rysselberghe, à la fin de sa vie, une nouvelle évolution, particulièrement émouvante. Il y eut aussi Verhaeren et Ensor.

Il y a là, certainement, pour qui voudrait chercher quelque peu, se documenter, le sujet d'une étude passionnante. Et cette étude pourrait être utile. Peut-être éclairerait-elle un problème troublant, nous dirait-elle dans quel cas l'influence de la littérature sur les arts plastiques est pour ceux-ci bien-faisante, dans quels cas — on pense à De Braekeleer — le génie du peintre s'épanouit loin d'elle ; dans quel cas enfin, la pensée trop avertie, mal avertie, semble troubler la limpidité, la sincérité du regard, altérer sa sensibilité.

Je ne puis qu'effleurer le sujet.

Je veux montrer combien il est riche, même si l'on borne les investigations à l'histoire de quelques personnalités ou d'une période, et justifier la proposition de le remettre au concours, en fournissant quelques indications capables de préciser la portée de la question, de jalonner le terrain que nous souhaitons voir explorer.

CHRONIQUE

Le Théâtre belge

Dans sa séance du 16 juin 1928, l'Académie a décidé de renouveler le vœu adressé au Ministre des Sciences et des Arts, en 1924 et en 1925, concernant le théâtre de langue française en Belgique. Ce vœu tend à voir suventionner une scène de comédie dont la direction s'engagerait à avoir une troupe permanente et un répertoire d'œuvres classiques, d'œuvres du XIX^{me} siècle et d'œuvres belges.

Prix

L'Académie a décerné le Prix Beernaert, pour la période 1925-26, à M. Henri Davignon, pour son roman : *Un Pénitent de Furnes*.

Le jury était composé de MM. Carton de Wiart, Georges Doutrepont, Fernand Severin, Hubert Stiernet et Emile Van Arenbergh.

* * *

Le prix de 10.000 francs mis à la disposition de l'Académie par la Société d'Encouragement à l'Art Wallon, a été décerné à M. Jean Tousseul, pour son roman : *Le Village gris*.

Le Jury était composé de MM. Pirard, gouverneur de la province de Liège ; Franz Folie, représentant le département des Sciences et des Arts ; Fraigneux, échevin de Liège ; Louis Delattre, Jules Destrée, Hubert Krains, Albert Mockel et Hubert Stiernet, membres de l'Académie.

* * *

Un arrêté royal du 8 mai 1928 a autorisé l'Académie à accepter le legs de 50.000 francs destiné par la testatrice, M^{me} veuve Polak-Pollux, à la création d'un prix biennal qui portera le nom d'Emile Polak.